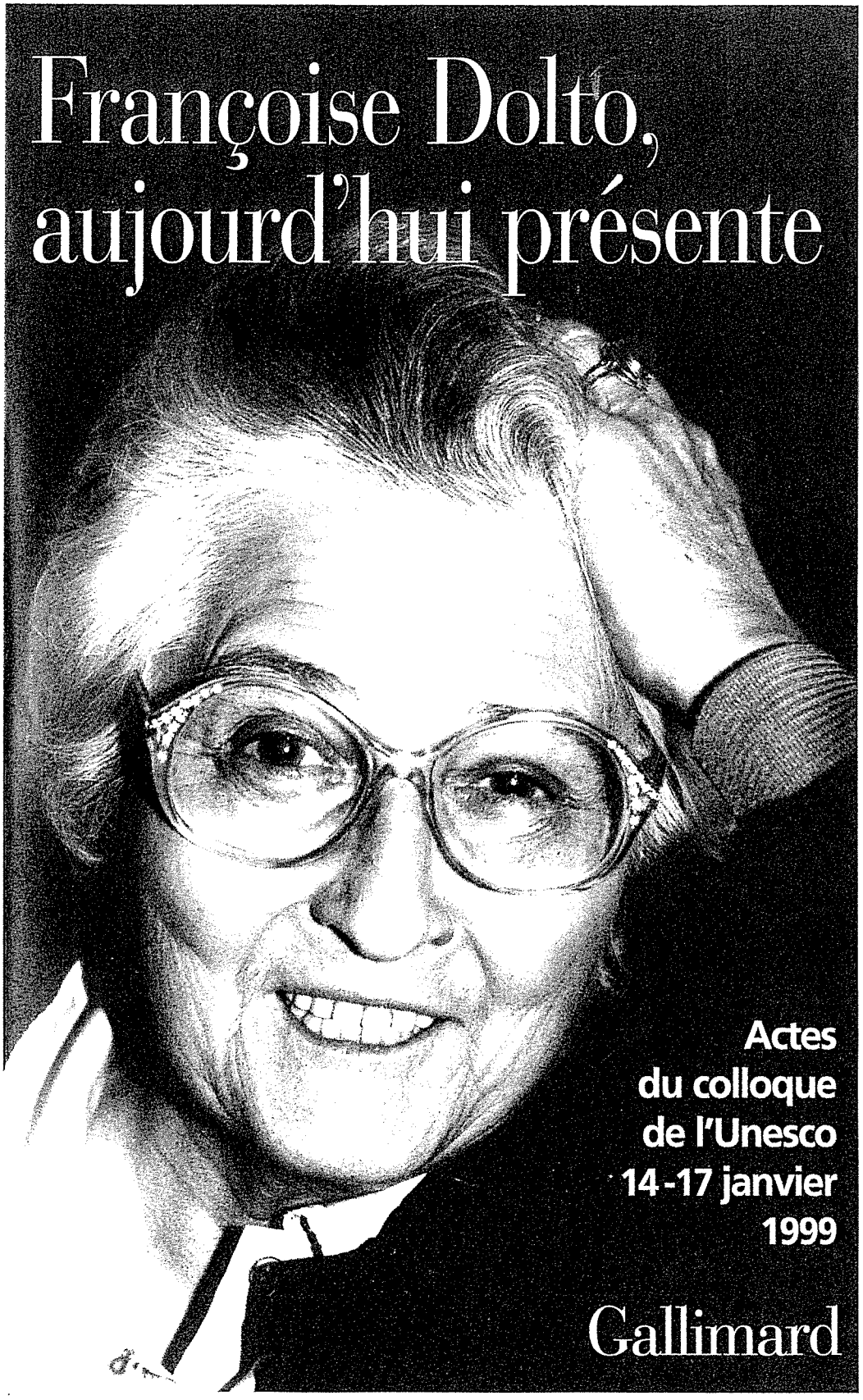
Françoise Dolto, aujourd'hui présente



Actes
du colloque
de l'Unesco
14-17 janvier
1999

Gallimard

Françoise Dolto, aujourd'hui présente

Dix ans après
Actes du colloque de l'Unesco
14-17 janvier 1999

Organisé et supervisé
par l'association Archives
et Documentation Françoise Dolto
et Catherine Dolto

GALLIMARD

ment structurant, permettant de circuler librement dans cette zone originaire jusque-là décrite en négatif par rapport au conscient.

Mais pour que ça existe, il fallait au départ une initiative, une parole, qui instaure ce lieu-là. Et cette parole est agissante toujours. Par rapport à la psychanalyse, ça donne une vision assez différente de l'archaïque. Plutôt sombre, vu d'après coup, depuis le lieu de l'adulte. Vu du lieu de l'enfant, c'est l'avenir qui s'ouvre. Mais n'est-ce pas la visée de la psychanalyse : ouvrir l'avenir ?

F. Dolto, certains sûrement s'en souviennent, le disait d'un mot : « Les psychanalystes devraient payer pour venir à la Maison Verte. Ils y apprendraient leur métier. »

DENIS VASSE, HÉLÈNE CHESSEL
CHRISTIANE MORAND*

Résistances au Jardin Couvert

Travailler au Jardin Couvert, c'est accueillir la vie du désir de l'Autre, dans l'enfant et ses parents, à travers le jeu des résistances et des défenses

Il n'est pas possible d'écrire ou de lire un tel titre, sans que soit évoquée la psychanalyse dans sa pratique ou dans sa théorie. Pourtant, il est possible d'entrer dans le travail que ce titre propose, sans être psychanalyste. Encore faut-il ne pas être *résistant* à la psychanalyse...

Au cours d'une de ces journées annuelles où nous nous réunissons pour réfléchir ensemble à ce que nous faisons au Jardin Couvert et sur la façon de le gérer, nous découvrions avec étonnement et non sans joie que, tous, nous nous reconnaissions dans la manière d'accueillir les enfants et leurs parents au Jardin Couvert : nous ne nous laissions pas trop prendre aux provocations. Ou, du moins, nous apprenions à reconnaître le verrouillage des défenses ou la subtilité des résistances d'où qu'elles viennent — des enfants, des parents ou de nous. C'était cela qui nous autorisait à évoluer dans un lieu qui n'était pas tout à fait le nôtre, mais qui ne serait pas sans nous et sans la position que F. Dolto nous avait invités à tenir.

* Accueillants au Jardin Couvert.

D. Vasse n'ayant pu être présent pour des raisons de santé, son texte a été dit par Michel Boutin, accueillant au Jardin Couvert (12, rue du Docteur Auguste-Lacroix, 69003 Lyon).

LA MODALITÉ DE LA RÉSISTANCE EST MULTIPLE

Ce qui la caractérise, dans tous les cas, est une opposition, plus ou moins consciemment monnayée dans le comportement et dans les mots, à la découverte de ce qui arrive en celui qui est concerné, plus encore que hors de lui dans la projection dont les autres sont l'écran.

« Au cours de la cure psychanalytique (dans le transfert donc), on donne le nom de résistance à tout ce qui, dans les actions et les paroles de l'analysé, s'oppose à l'accès de celui-ci à son inconscient. Par extension, Freud a parlé de résistance à la psychanalyse pour désigner une suite d'opposition à ses découvertes en tant qu'elles révélaient les désirs inconscients et infligeaient à l'homme une "vexation psychologique"[1]. » Cette définition nous est utile : elle indique comment la résistance à l'analyse — qu'elle s'érige en principe ou qu'elle soit consécutive à une blessure jalouse — est l'obstacle majeur au travail que réclame une structure Dolto. S'y risquer en effet suppose un consentement progressif à la mise au jour de ce qui se passe dans le jeu des résistances pour celui qui y vient. Chacun de ceux qui s'offrent à tenir cette place — où se symbolise le désir de l'Homme dans l'enfant que nous recevons — doit apprendre à travailler dans le champ des obstacles rencontrés, et jusqu'à la chute ou la *disparition de la résistance à la résistance.* Alors apparaît dans les résistances mêmes, *inconsciemment,* ce qui cherche à se révéler et à se dire : la vérité du désir de l'Autre ou la Vérité qui en parle. La résistance doit être, dès le début, considérée comme *médiation* : elle offre un constant support à la dimension interprétative de la parole qui s'adresse au sujet dans les méandres d'une histoire. Aux effets de vie dans le corps, on reconnaît l'impact de la parole vraie. Aux effets de mort — dans le redoublement exalté ou dénié de l'imaginaire —, on reconnaît son évitement dans le mensonge.

Tout vrai travail en *équipe* réclame pour chacun de ses membres la discrétion du discernement auquel nous introduit l'analyse. Il ne s'agit pas que tout baigne dans l'huile

1. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de psychanalyse*, PUF, 1967, p. 420.

d'une convivialité mondaine, il ne s'agit pas de supprimer la résistance chez les autres ou en soi par la force de la persuasion, par la subtilité de la séduction ou par la fascination d'un savoir dogmatique. Il s'agit bien davantage d'entendre ce qu'elles taisent.

OÙ SE MANIFESTENT LES RÉSISTANCES DANS UNE STRUCTURE DOLTO ?

Disons d'abord que, en analyse *elles se traduisent par les différentes manières dont le patient enfreint la règle fondamentale* : essentiellement la règle de la libre association des idées. Or, le seul fait qu'il ne puisse s'agir, dans une structure Dolto, d'énoncer la *règle fondamentale* de la psychanalyse — celle de la *libre association des idées* — dit assez que les conditions d'une cure n'y sont jamais réunies. Toute prétention à en conduire une dans ce cadre serait dérisoire. Une telle méprise ne prendrait au sérieux ni la psychanalyse, ni ceux qui fréquentent le Jardin Couvert, ni ceux qui le font fonctionner.

Alors, de quoi s'agit-il dans cette référence à la psychanalyse ? De quoi s'agit-il dans le *transfert sur le lieu* et dans la *référence constitutive à la psychanalyse* qu'indique assez la nécessaire présence d'un psychanalyste ?

Si la règle fondamentale ne saurait être énoncée au Jardin Couvert, un tel lieu n'est pourtant pas dénué de règles — mini-règles, disons-nous — qui le structurent : l'inscription du nom à l'entrée, le paiement symbolique, le respect des aires de toilettes et de change, la ligne verte ou bleue ou rouge pour les vélos et les trotteurs, le tablier pour jouer à l'eau, la non-convivialité qui veut que nous nous y abstenions du bavardage mondain.

Ces règles structurent le lieu : elles le fondent. Avec elles, l'interdit qui structure l'homme — et par conséquent la parole « entre-dite » du sujet de la loi (du langage) — s'y exerce *ponctuellement* et *légèrement* — on pourrait dire : *merveilleusement* — et pour les enfants, et pour les parents, et pour nous. Elles suffisent à structurer le champ de la présence à soi-même et aux autres. Ainsi se développe la parole qui habite le petit homme entre le moment où il est conçu et où il naît, et le moment où il se tient debout et marche. Il est invité à la *prendre* au lieu même de sa division, comme les arrhes de la *promesse qu'elle contient, celle de devenir sujet.*

Seuls ceux qui ne sont les garants d'aucune promesse de vie s'interdisent d'interdire : ils livrent ceux auxquels ils sont censés parler, les enfants, à la satisfaction de leurs pulsions dans l'enfermement en eux-mêmes. C'est bien là, dans la résistance de l'enfant roi — résistance déniée par le « c'est pas grave » ou justifiée par la rationalisation des adultes —, c'est bien là que la règle est enfreinte de différentes manières, et par les mômes et par les parents, ou/et par nous-mêmes. C'est là que, dans le *transfert sur et dans le lieu*, le travail de la parole est entravé. L'interdit dont la limite est marquée au Jardin Couvert remet en circulation la parole arrêtée, confisquée. C'est là que se *font* les symptômes que la remise en circulation de la parole, du jeu ou du mouvement *défont*. À cause d'eux, la parole ne se fait plus entendre dans la rencontre comme ce qui réfère — même inconsciemment — le corps de chacun à ce qui parle en lui dans un rapport à l'autre (du fait que nous nous sommes adressés à lui pour le lui dire) et à l'Autre (du fait qu'en lui, à son insu et au nôtre, ça parle).

Entre colère et détresse, la perte du visage (D. Vasse)

Je me souviens de Fernand enfermé plus souvent qu'à son tour dans une colère clastique. Il était l'aîné d'un petit frère et la moindre règle — voire, certains jours, le simple fait que l'on s'adresse à lui — lui faisait éprouver une contrariété à laquelle il s'agrippait avec beaucoup de jouissance et avec une violence sans pareille.

Un tel comportement contraignait la mère, comme c'est souvent le cas, à adopter une attitude double. Quand il n'était pas en colère, elle faisait comme si tout allait bien et elle était comme sans attention particulière à son fils... jusqu'au moment où, basculant dans la colère qui le défigurait, elle s'occupait de lui comme si, seule, elle y pouvait quelque chose. Les deux positions étaient fausses et rien dans cette succession où s'instaurait le clivage pervers, rien n'indiquait la division d'un sujet dans un rapport à l'autre.

Un jour, une fois encore, au lieu que se manifeste le temps d'une résistance qui eût pu être entendue comme le refus inconscient du désir et, éventuellement, interprétée, Fernand s'était laissé glisser dans la colère. Il était derrière le bar, contre la paroi qui sépare les deux pièces. Je m'étais accroupi auprès de lui, mon visage à la hauteur du sien et je ne quittais pas ses yeux défaits en tentant de lui parler : ses pieds et ses bras gesticulaient dans tous les sens, ses mains cherchaient à atteindre mon visage pour griffer ou cogner. J'étais tellement impressionné par le vide de sa colère (ces colères obsessionnelles ne défendent rien, en définitive, que le moi-même, lequel n'est rien d'autre que cette défense même !) que, sans bouger, je me suis mis à lui parler de sa colère et de la détresse qui entretenait son vide. Dans une détente plus violente que les autres, sa main finit par atteindre mon visage et j'ai le souvenir étonnant et, d'une certaine manière éblouissant, d'un coup de poing qui, en affleurant ma peau, se muait en caresse incroyable.

Peu de temps après, j'étais assis de l'autre côté du bar et Fernand passe devant moi, la figure déformée par une sorte de strabisme et de contracture dysharmonique[1]. Janine n'est pas loin. Elle est présente (je ne sais pas comment) à notre relation. Je profite de cet appui qui triangularise le rapport et je lui dis qu'il a le visage tout tordu comme s'il y avait une bête dans lui, une bête qui ne pouvait pas supporter, sans même qu'il le sache, que les autres soient debout et qu'ils marchent, si bien qu'il voudrait les avaler tout vivants. Mais je sais, moi, qu'il n'est pas cette bête, que cette bête s'appelle la jalousie, etc. En quelques secondes, je vois le visage de Fernand s'arrondir, et le temps d'un flash, un sourire l'envahit... qui me fait penser à la violence de la main transformée en caresse. Je crois que Janine a tout perçu. Je crois même que nous échangeons un regard. (Mais il faudrait qu'elle me le confirme encore et toujours, car on ne sait jamais, en fait, si ces choses-là sont vraies ou, même, ont eu lieu : sans doute est-ce la marque de l'inconscient !) Puis Fernand s'approche, un peu perdu, de sa mère. C'est l'heure de partir.

L'enfant élevé sans joie partagée — dont la joie n'a pas été reconnue en lui, soit qu'on l'ait rejeté, soit qu'il l'ait refusée, par peur ou par vengeance — se propulse hors du champ de la parole jusqu'à être ensorcelé par l'identification à un objet. Cette dernière rend le petit d'homme indifférent, mutique ou agressif. Elle lui ôte la parole. Cette auto-expulsion hors champ symbolique fixe l'enfant à l'objet, à l'image ou au masque (le rideau) dans, ou derrière, lequel il se réfugie jusqu'à la psychose. Et toute séparation, même fantasmatique, l'idée même qu'on puisse se séparer de lui, le lâcher, le laisser tomber, provoque l'insécurité, la colère défensive ou le retrait dans l'évitement de toute présence.

Jeanne : naître dans la peur de mourir (H. Chessel)

Il y a déjà beaucoup de monde au Jardin Couvert ce jour-là quand arrivent Jeanne et sa maman qui viennent pour la première

1. S. Freud, *Études sur l'hystérie*, PUF, 1975, p. 227. « Il faut bien se garder de le contredire [le patient] mais se faire une règle d'observer pendant l'analyse le jeu de physionomie du malade allongé. On arrivera sans peine alors à savoir si les réminiscences font réellement défaut, car (si c'est le cas) l'expression du sujet révélera une paix intérieure. Au contraire, si le sujet se défend en cherchant à nier la réminiscence apparue, son état de tension, son émotion le trahiront. »

fois. Elles sont accompagnées par Clémence et sa maman que nous connaissons bien.

Jeanne a dix mois. Elle est emmitouflée dans sa poussette et l'on ne voit que son visage : petite bouille ronde aux grands yeux bleus qui se remplissent d'effroi quand je me penche légèrement sur elle pour lui demander son nom. Elle se met aussitôt à hurler en cherchant sa mère du regard. — « Voilà, c'est toujours comme ça ! » me dit la maman en prenant Jeanne dans ses bras. Malgré mes paroles qui se veulent rassurantes : « Ta maman va rester avec toi, ici ce n'est pas une garderie, etc. », Jeanne continue à hurler, agrippée à sa mère comme un naufragé à son radeau.

Ce qui m'étonne et m'alerte, c'est l'attitude de la mère. Elle me paraît extérieure aux cris de Jeanne, détachée, faisant ce qu'il faut, mais continuant à bavarder avec son amie comme s'il ne se passait rien. C'est-à-dire qu'à la fois elle dit qu'elle se rend compte de ce qui se passe et en même temps elle fait comme s'il ne se passait rien.

Je pense malgré moi à la mort.

Nous visitons le Jardin Couvert, Jeanne accrochée à sa maman, la maman polie et moi à une distance prudente pour ne pas redoubler la peur et les cris de Jeanne. Elles s'installent, la maman à côté de son amie. Jeanne est sur les genoux de sa mère, le dos collé contre elle, aux aguets. Je m'approche et la maman, qui parlait à sa voisine, s'adresse à moi. Elle me dit que Jeanne pleure dès que quelqu'un entre dans la pièce où elle se trouve, même si c'est une personne qu'elle connaît et même si cette personne ne s'occupe pas d'elle. C'est comme ça, par exemple, même avec ses grands-parents et son oncle, qu'elle voit pourtant souvent. Par contre, tout se passe bien avec ses cousins, âgés de six et huit ans. Elle est même la reine avec eux, mais elle veut toujours le jouet qu'a l'autre.

Pendant que la mère me raconte tout cela, Jeanne joue un peu avec les tableaux que j'ai apportés tout en me jetant des regards et en faisant « Non ! Non ! » de la tête, se rassurant sans cesse sur la présence de sa mère à laquelle elle reste collée. La maman finit par la poser par terre. Jeanne met son dos contre ses jambes mais continue de jouer tout en me faisant « Non ! Non ! » quand nos regards se croisent.

Je demande comment ça se passait quand Jeanne était plus petite. « C'était affreux. Elle pleurait tout le temps, ne dormait jamais. La seule façon dont elle dormait, c'était sur mon ventre. J'étais épuisée. — Depuis quand c'est comme ça ? — Oh ! Depuis sa naissance. — Et sa naissance ? — Ça s'est très mal passé. Ça a duré très longtemps. Elle se présentait de face. De plus, elle avait le cordon ombilical autour du thorax, si bien qu'à chaque contraction, son cœur s'arrêtait de battre. On le voyait sur le monitoring : quand la courbe des contractions s'accentuait, celle des battements de cœur baissait. On n'a pas pu me faire de péridurale et on a fini par utiliser les forceps. Jeanne a eu la tête déformée pendant plusieurs jours. »

Je suis encore frappée par cette discordance entre ce qu'elle dit de cette naissance dramatique et le ton employé : celui de la mondanité. Comme si elle était sans affects et qu'elle avait été spectatrice de ce qui leur était arrivé, à elle et à sa fille.

Je pense de nouveau à la mort et à cet état de retrait, cette façon immédiate de « faire rideau » dès qu'il est question de mort et même de souffrance. Je suis agacée en même temps par le ton léger de cette femme et j'ai envie de m'en aller. Mais une sorte de poids me maintient là, en face de Jeanne et de sa maman, accrochée au regard d'effroi et d'attente de Jeanne et à ses « Non ! Non ! » farouches de la tête.

Alors je parle à Jeanne de ce que vient de raconter sa maman et je m'entends ajouter : « Ta maman a eu peur que tu meures », tout en pensant aussitôt que ce n'est pas tout à fait ça et je reste en suspens. Mais la mère enchaîne en me disant qu'elle était sûre que l'accouchement se passerait mal, que, d'ailleurs, elle avait toujours eu peur d'accoucher. « Toujours ? Depuis quand ? — Je ne sais pas... depuis que j'ai dix, onze ans... Depuis l'adolescence peut-être... J'avais peur d'avoir mal peut-être... Je ne sais pas... — Et votre naissance ? — Je ne sais rien de ma naissance. Mon père ne m'a rien dit. Ma mère est morte quand j'avais neuf ans. Mais ce que je sais, c'est qu'on lui a annoncé qu'elle avait un cancer du sein le lendemain de ma naissance. Elle a été opérée une quinzaine de fois, elle a passé beaucoup de temps à l'hôpital. Je ne l'ai pas beaucoup vue. »

Je suis très émue par ce qu'elle vient de me dire mais toujours agacée, en colère même (et coupable de l'être) parce qu'elle se met aussitôt à parler avec son amie du voyage de quinze jours qu'elle vient de faire en Guadeloupe avec son mari en laissant Jeanne chez sa sœur et du prochain qu'elle fera je ne sais plus où, en laissant Jeanne je ne sais plus chez qui. Je me lève et je vais ailleurs, désemparée.

L'après-midi se poursuit. Il y a beaucoup d'enfants et je n'ai pas l'occasion (ni peut-être l'envie) de m'approcher de nouveau de Jeanne et de sa maman. Je ne me sens pas très bien. J'en parle un peu avec Éric et Maryse, les deux autres accueillants. Cependant, j'aperçois Jeanne qui s'est écartée de sa maman et qui joue avec d'autres enfants.

Rentrée chez moi, je mets sur le papier quelques notes sur ce qui s'est passé, étonnée tout de même par la façon dont j'ai été touchée et par l'urgence d'en garder une trace.

Huit ou quinze jours plus tard, je vois arriver Jeanne et sa maman et c'est à nouveau moi qui les accueille. Elle ne pleure pas quand je m'approche, sourit même, et quand je lui dis que je vais écrire son nom au tableau, elle me fait « Oui ! Oui ! » de la tête.

D. Vasse

L'« apparent non-transfert », dont parle F. Dolto, peut se lire comme la résistance majeure : celle du refus d'être né ! d'être là ! « Il s'agit, chez le psychotique, d'un désir prudentiel préventif face à l'angoisse de toute relation dans la réalité. Comme si le sujet, chez cet enfant, raisonnait en disant : "Si je suis non, non, non, à toute présence (danger

éventuel de communication et donc éventuel arrachement secondaire douloureux), je ne suis pas présent, je ne suis pas visé, donc je ne risque plus rien." Bien sûr, c'est pour mieux comprendre l'apparent non-transfert de l'enfant sur le thérapeute que je dis cela[1]. »

En effet, toute présence-en-vérité-à-quelqu'un suppose l'abandon momentané ou définitif de l'objet qui appartient au moi — possédé — ou de l'image à laquelle il appartient — possessive. Répondre *à et de* la parole qui nous est adressée, répondre *à et de* son nom, c'est se laisser détacher, séparer des objets qui m'appartiennent dans l'identification imaginaire à l'autre comme image de moi. Cela n'est possible que là où la parole qui m'est adressée est une promesse de vie dont l'interdiction de s'identifier à l'objet est l'annonce fiable. Ce détachement au cœur même de l'attachement entre la mère et l'enfant ne peut se faire, cela s'entend déjà, sans la fonction de porteur de loi qui revient à la position parentale dans laquelle s'inscrit la *métaphore paternelle*. Il ne va pas sans résistance de part et d'autre. En tant que lieu de paroles pour l'enfant et les parents, il est clair que les *structures Dolto* assument aussi, et peut-être d'abord, cette fonction.

On voit bien la pertinence avec laquelle le concept analytique de résistance est indispensable à la conduite du travail qui se fait au Jardin Couvert. La patience que nous y apprenons — celle du désir — nous fait entrer dans l'espérance d'une attente non vaine au cœur de la rencontre : il convient que l'opposition de la résistance au désir ne soit pas prise pour le désir lui-même. Confondu dès le commencement avec une volonté propre ou obstinée, le sujet du désir ne veut, ni ne peut plus se déprendre du moi. Il se réduit à un moi défensif, barricadé dans son isolement, coupé de tout et de tous dans la jouissance d'un désespoir sans limites, mortifère.

LES RÉSISTANCES ET LA LIMITE VIVANTE

Pour aller plus avant dans ce que nous a laissé F. Dolto, disons que ce travail consiste à être témoin du *croisement* des mouvements de la chair — des affects et des sensations — avec les mots qui parlent à l'esprit ou au cœur de chacun et de tous. Avant que de pouvoir être récupérée par une quelconque et anecdotique morale, la trace que la parole échangée laisse dans la chair intéresse le sujet humain à l'intime de lui-même : elle lui donne corps. Elle le réfère, d'une part, à la parole originaire — la parole en tant qu'elle spécifie le genre humain — et, d'autre part, à la particularité de son histoire avec les autres dès le commencement, dès avant la naissance même. « Dès qu'il y a un témoin humain, réel ou mémorisé, le schéma corporel [...] se croise à l'image du corps, lieu du désir. C'est ce tissu de relations qui va permettre à l'enfant de se structurer comme humain. [...] C'est dans la mesure où l'image du corps se structure ainsi dans la relation intersubjective que toute interruption de cette relation, de cette communication, peut avoir des effets dramatiques[1]. » Ce travail est celui du Jardin Couvert. S'y adonner, c'est accueillir la vie du *désir de l'Autre* à travers le jeu des résistances et des défenses du moi[2]. Avec lui, le corps de l'homme devient limite vivante, lieu de rencontre.

Impossible de faire cela en vérité ou, lorsque nous le faisons, d'en rendre compte si le Jardin Couvert ne s'inscrivait pas fermement dans le champ de la psychanalyse, avec, au niveau culturel, la présence d'un analyste parmi les trois accueillants de chaque après-midi.

De cette présence physique d'un psychanalyste — chaque jour différent, durant la semaine — parmi les accueillants, et de sa présence en tant qu'accueillant aux réunions mensuelles de travail, « on voit alors », écrit François Marty — et c'est un apport important des structures Dolto — « comment la psychanalyse peut communiquer une justesse d'attitude à qui n'est pas psychanalyste. [...] L'enjeu est grand, poursuit-il, il concerne la réception de la psychanalyse dans la culture condamnée à l'ambiguïté tant qu'elle ne va pas jusque-là. Il concerne la santé de notre société contemporaine, malade

1. F. Dolto, *L'image inconsciente du corps*, Le Seuil, 1984, p. 218.

1. *Ibid.*
2. S. Freud, *Études sur l'hystérie*, *op. cit.*, p. 255 et suiv., où Freud commente son procédé auxiliaire de pression (sur le front) : « Le moi refuse de renoncer à ses desseins et poursuit sa résistance. [...] Le malade révèle ainsi une résistance qu'au début il avait voulu nier. De toute évidence, il ne pouvait faire autre chose que résister. [...] On reconnaît le souvenir pathogène au fait que le malade, tout en le citant avec répugnance, le minimise en le qualifiant d'insignifiant. Dans certains cas, le malade cherche même, lors du retour de cette réminiscence, à la nier, etc. »

de cloisonnements, basés sur le prestige du savoir, où la parole devient répétition stérile[1] ».

Il s'agit bien ici de l'induction d'une pratique sociale d'accueil. Mais elle est colorée par ce que la psychanalyse découvre, hors la conscience et le savoir, dans le champ de « l'inconscient structuré comme un langage ». Ce langage est constitué par le croisement des traces verbales et des affects jusque dans l'acte de la génération. Il noue l'histoire d'un individu à la vérité du désir de l'Autre et ne cesse d'ouvrir le sujet à la question de son origine et de sa fin. François Marty a raison : l'enjeu est grand. Il pose et porte la question de ce qui parle en nous et nous fait hommes et le savoir n'y suffit pas. Il y faut le témoignage de la chair en tant qu'elle en est le lieu. Si quelqu'un — ici, celui qui est, par ailleurs, psychanalyste — consent à reconnaître la parole qui lui donne corps, et s'il peut éventuellement en parler au cours des réunions mensuelles, l'enjeu de sa quête et de ce qui le conduit peut être confirmé ou infirmé par les autres. Témoigner de ce que découvre la psychanalyse avec ses mots révèle ce qui se passe en eux et ouvre les oreilles à ce qui se passe chez les autres en les autorisant à sortir d'une attitude réactionnelle — résistante ou défensive. C'est cela que nous appelons l'*impact* de la psychanalyse. L'écoute des résistances que l'homme éprouve vis-à-vis du désir autorise l'interprétation ouvrant la voie de sa libération, voie qui traverse les résistances et n'obéit pas aux défenses édifiées par le moi.

Lorsque l'homme ne se caparaçonne plus de ses défenses et qu'il consent à faire servir ses résistances au dialogue, il habite une *limite vivante*. C'est cette limite vivante — celle du sujet parlant — qui s'édifie dans le rapport aux autres et à soi tout au long de la période précoce (celle qui va de la naissance à l'acquisition du langage). La psychanalyse de F. Dolto nous apprend que le *moment* de la *prématuration* et de la *croissance* où s'entrecroisent les mots et les sensations ouvre l'enfant à l'aventure de la parole et du désir, ou, au contraire, l'enferme dans la répétition stérile d'un fantasme indépassable. Tout psychanalyste devrait, même et surtout à son insu, en témoigner. Ce n'est certes pas à lui de le dire. Mais si les autres, les accueillants comme les enfants et les

1. F. Marty, recension de l'ouvrage *Se tenir debout et marcher*, Gallimard, « Sur le champ », 1995, parue dans « Études », mars 1996, p. 426.

parents, reconnaissent, à travers son mouvoir et son parler, la manière dont ils se meuvent et parlent et ce qui y met obstacle, la psychanalyse qu'il représente ici sans pour autant la pratiquer dira, à son insu, l'efficace de ses découvertes anthropologiques. Sur l'enclume des résistances vis-à-vis du désir de l'Autre (*qui est le désir de l'homme*[1]), la parole façonne et forge le comportement de chacun et de tous : sa propre limite subjective. Son moi perd sa rigidité défensive. Le sujet toujours à venir acquiert la vraie rigueur, celle de la souplesse de la vie. Alors l'homme se risque dans la rencontre avec les autres et avec lui-même à travers la résolution des résistances.

Le seuil infranchissable : comment naître ? (C. Morand)

Je venais d'ouvrir la porte du Jardin Couvert et de dire « bonjour » à un petit garçon accompagné d'une dame qui précisa d'emblée qu'ils venaient pour la première fois. L'enfant s'était arrêté net de l'autre côté du petit dénivelé qui matérialise le seuil du Jardin Couvert.

Il devait avoir deux ans environ. La jeune femme derrière lui l'incita à entrer d'une légère pression de la main dans le dos. Celle-ci provoqua une résistance immédiate du corps de l'enfant, qui se raidit imperceptiblement tandis que son visage manifestait un vif mécontentement.

De l'autre côté du seuil, je lui parlais du Jardin Couvert, que j'écrirais son prénom sur le tableau quand il aurait franchi le pas de la porte, et que je mettrais une étoile devant son nom, puisque c'était la première fois qu'il venait ici.

La jeune femme que je pris pour sa mère le sollicita une seconde fois, de la main et de la voix : « Mais avance donc », ce qui ne fit que renforcer le blocage de l'enfant sur sa position. « Ta maman a très envie que tu entres, et toi non », dis-je. « Mais je ne suis pas sa mère », répondit-elle, me signifiant alors qu'elle était sa gardienne et que c'était la mère de l'enfant qui lui avait expressément demandé de venir au Jardin Couvert pour qu'il rencontre d'autres camarades.

Tandis que nous parlions elle et moi, les yeux du petit garçon s'étaient fixés avec un vif plaisir sur un point précis à l'intérieur du Jardin Couvert, où deux enfants jouaient à un jeu qu'affectionnent beaucoup ceux qui fréquentent ce lieu. Le jeu consiste à introduire une petite boule dans un trou au sommet d'une tour en bois et, une fois que la boule a glissé le long de la pente en spirale, de la récupérer en bas, à la sortie par un autre petit trou. Je fus touchée par le visage complètement captivé du petit garçon. Ses yeux dévoraient

1. J. Lacan, *Écrits*, Le Seuil, « Points essais », 1999.

littéralement les deux enfants qui jouaient et cette petite boule qui descendait et dont le bruit un peu métallique nous parvenait. Son regard comme fasciné était complètement dedans, à l'intérieur et son corps sidéré immobilisé dehors, à l'extérieur.

Comme j'évoquais la grande envie dans ses yeux d'aller lui aussi mettre une petite balle dans le trou, et que ce serait possible lorsqu'il serait rentré, la gardienne pour la troisième fois le sollicita, s'apprêtant même à le prendre sous le bras.

Je lui dis de ne pas le forcer.

L'enfant, en effet, d'une main s'était accroché à la porte et résistait de plus belle. Je le sentais près des larmes alors que ses yeux étaient toujours pris comme hypnotisés dans le jeu de la petite boule qui glissait, et suscitait la joie de ceux qui jouaient.

Désemparée par le tragique de la situation dont je n'entrevoyais pas l'issue, je lui dis qu'au Jardin Couvert on n'était pas obligé d'entrer, qu'aujourd'hui il était venu parce que sa maman surtout le voulait, lui il ne savait pas trop. Il y avait quelque chose en lui qui disait oui, surtout avec ses yeux, et autre chose qui disait non avec ses mains et son corps. Alors il ne pouvait plus ni bouger ni décider d'entrer. Par contre, maintenant, il avait vu et il savait ce qui se passait au Jardin Couvert. Ce soir, il pourrait reparler avec sa maman de sa visite aujourd'hui et il pourrait revenir un jour avec elle, parce que, peut-être au fond, c'est avec elle qu'il aurait voulu franchir la porte. Il n'était pas du tout obligé d'entrer aujourd'hui. Ce pourrait être une autre fois.

Alors, très rapidement, ses yeux croisèrent les miens, je crus même percevoir un éclair fugitif sur son visage, comme une ouverture, mais déjà il s'était détourné vivement vers la rue et s'en allait, me laissant là, dans l'étonnement. « Et bien, puisque c'est comme ça, on va se promener dans le quartier », me dit la gardienne en souriant.

Il était reparti. Je n'ai pas su son prénom, ni même s'il est jamais revenu...

Au-delà de la notion classique et banale de liberté d'entrer ou de ne pas entrer, de faire ou de ne pas faire..., ce qui m'est apparu plus clairement après coup, c'est que tout franchissement d'une porte nécessite un pas, au moins un pas, qui fait passage, et mobilise le corps pour le faire aller d'un espace à un autre espace, ici d'un dehors (un extérieur) à un dedans (un intérieur). Ce franchissement d'un passage qui s'indique par un déplacement corporel, externe et visible, n'est possible que si, à l'intérieur du sujet, il y a aussi un passage, déplacement interne et invisible, un pas qui fait aller d'un « non », d'une « hésitation », d'une « peur », etc., à un « oui ».

Lorsqu'on accueille un enfant, l'on perçoit bien sur le seuil un petit temps très subtil « d'entre-deux », souvent très court, où l'enfant marque un léger mouvement d'arrêt. Ce temps de mise en suspens est très important, car c'est le moment où les regards de l'accueillant et de l'accueilli se rencontrent. Une rencontre ce n'est jamais immédiat, et cet entre-deux, sur la limite, est une limite, qui indique à la fois la résistance et son franchissement possible.

Ce franchissement, quand il a lieu, signe l'ouverture intérieure qui libère le corps en l'autorisant à passer librement le seuil entre deux lieux et à prendre ainsi le risque de l'inconnu et de la rencontre. Le coinçage de cet enfant dans cette contradiction interne qui le paralysait sur place et lui interdisait de franchir la limite pourtant autorisée avait quelque chose de pathétique, et il me semblait néanmoins très important de respecter ce temps d'impossibilité pour lui, et d'impuissance pour moi. Le temps d'attente de part et d'autre du seuil n'a pas duré plus de cinq minutes. Cinq minutes où la frontière n'était franchie que par ma voix d'un côté, son regard fasciné de l'autre, sans aucun point de rencontre apparent.

Il arrive parfois qu'on joue avec un enfant autour de cette limite, qui indique le franchissement de la porte, surtout au moment du départ, difficile à accepter pour certains. Dans le cas de ce petit garçon, ce jeu-là n'était pas possible, car pour pouvoir jouer à entrer et à sortir il faut au moins être entré une fois. S'il n'a pu entrer, du moins a-t-il pu partir, et ce n'est pas rien. Car c'est bien de lui-même qu'il s'est détourné, manifestant par cet acte à la fois la sortie de la sidération et la fin de notre rencontre et du même coup sa réalité, mais sur le seuil.

C'est dans l'*entrecroisement des sensations et des mots*, au cœur de la résistance où « le schéma corporel se développe croisé avec l'image du corps[1] », que le désir prend corps et que le corps en témoigne. C'est là que les petits comme les grands, les analystes comme les autres, se reconnaissent les uns les autres, dans la quête humaine où tous sont plongés, entre mots et affects, entre tristesse et joie, dans ce qui les pousse à « grandir en santé », à devenir *citoyens*, membres différenciés d'une société dans laquelle ils sont reconnus à part entière.

Ce qui s'est passé avec Fernand, Jeanne, ou l'enfant accueilli par Christiane Morand n'est possible, sur le *terrain* ou dans la pratique, que là où sont réunies les conditions qui autorisent le fonctionnement du Jardin Couvert : celles du transfert sur le lieu et de sa lecture. Ce travail est rendu possible grâce aux mini-règles et au consentement des jardiniers à entrer dans la patience du désir afin d'échapper à la tentation réflexe de la discussion qui cherche à convaincre, de la vexation de l'amour-propre ou d'une certitude scientifique que le prestige ou la vanité rengorge face à la dimension nécessairement provocante de tout symptôme. Car tout symptôme a cette dimension de provocation, puisqu'il est l'expression d'une résistance et qu'il oppose une indéfinie rationalisation à la raison du désir infini.

1. F. Dolto, *L'image inconsciente du corps*, *op. cit.*, p. 110 (voir aussi p. 23, 37, 39).

Table des matières

INTRODUCTION

Françoise Dolto, une femme à ne pas imiter 5

Catherine Dolto

PREMIÈRE PARTIE

Les professionnels de l'enfance 15

Danièle Lévy 17
Madame Dolto dans le mouvement psychanalytique

Sylviane Giampino 33
Entre psychanalyse et prévention : le partage d'une illusion

Lucie Charial, Caroline Eliacheff, Jean-François Valentin 48
De la transmission : voir, écouter, sentir

Didier Donstetter 63
Les enfants sourds, F. Dolto et la psychanalyse : au-delà des paradoxes

Geneviève Spiesser 73
Les pensées de F. Dolto et le politique

Philippe Béague 82
Faut-il se protéger des radiations doltoïques ?

LA JUSTICE

Monique Chadeville-Prigent 93
L'adolescent et le droit, rétrospective et avenir

Stéphane Ambry 103
Un autre regard, une autre écoute

Liliane Daligand 111
La parole de l'enfant en justice

Marie-France Blanco, Alain Bouregba 123
L'expérience des relais enfants-parents

L'ACCUEIL

Frédérique Leprince, Liliane Perier 137
Les caisses d'allocations familiales, des partenaires au service de l'accueil des jeunes enfants

Mireille Verdier 142
Dans la crèche : accueillir chaque enfant avec les autres

Marie-France Le Gouguec 146
Pas si facile de parler vrai au quotidien chez une assistante maternelle

Térèse Bonamy 152
Faire étape en pouponnière pour se construire

Abram Coen 159
En hôpital de jour : les paradoxes de la médiation dans une unité d'accueil mère-enfant

Maurice Titran 166
Accueille-moi, j'ai des choses à te dire

L'ÉCOLE

Arnaud de Mezamat 175
Les prises de position de F. Dolto sur l'éducation scolaire

Michel Plon 181
L'école et la psychanalyse : le psychanalyste à l'école ?

Michel Amram, Fabienne d'Ortoli 193
L'école de la Neuville : « Quand l'utopie devient réalité... »

Jacques Pain 204
De l'école-caserne à la pédagogie institutionnelle

SOINS ET SANTÉ

François Farges, Françoise Cahen 213
L'échographie, la parole et le fœtus

Alain Miton 221
Le fœtus est un patient

Catherine Mathelin 227
Clinique psychanalytique avec les bébés prématurés

Myriam Szejer 234
À l'écoute des nouveau-nés en maternité

Daniel Cau 242
L'accueil de l'enfant à l'hôpital

Révaz-David Nicoladze 249
Conclusion de l'atelier : Soins et santé

DEUXIÈME PARTIE
La Maison Verte et les structures Dolto 251

Laura Prémat 253
Une longue histoire

Anne-Marie Canu 258
La Maison Verte : le jeu des relations

Denis Vasse, Hélène Chessel, Christiane Morand 269
Résistances au Jardin Couvert

Marie-José d'Orazio-Clermont 282
Les structures Dolto : un espace de liberté ordonné à la parole et à la rencontre

TRANSFERT SUR LE LIEU

Jean-Pierre Durif-Varembont, Erika Bertrand-Oschwald, Jacqueline Boulanger, Monique Fuchs, Jacques Monasse 295
Le transfert sur et dans le lieu

Angela Vardanian 311
Le travail quotidien au Jardin Arc-en-ciel d'Erevan

ÉCOUTE DU QUOTIDIEN

Michel Malandrin 319
Introduction de l'atelier : Écoute du quotidien

Annie Grosser, Patrick Bouland 321
Vivre avec l'enfant au quotidien de la Maison Verte. Quelle ouverture pour la parole ?

Matilde Pelegrí, Luis Ochoa, Jaume Descarraga 326
Qu'écoutons-nous à la Casa Oberta?

Marie-Hélène Malandrin, Annemarie Hamad 331
L'accueil de l'enfant et la psychanalyse à la Maison Verte

Sylvie Coulombe, Louise Quimper, Sylvain Roy 342
Comment l'histoire de la société québécoise se reflète à la Maison Ouverte

LA SOCIALISATION PRÉCOCE

Kariné Barikian 351
Une flamme parisienne dans un foyer arménien

Olga Medvedeva, Olga Varpakhovskaia 356
Le Portillon Vert de F. Dolto à Moscou, texte et contexte

Aída Saks 362
Socialisation précoce

Claude Schauder 367
La socialisation précoce au risque de la psychanalyse

TROISIÈME PARTIE
L'image inconsciente du corps 379

Gérard Guillerault 381
Du corps comme identité à l'inconscient comme dynamique : présentation de l'image inconsciente du corps

Yannick François 393
La vraie image : du dessin d'enfant à l'image du corps

Juan-David Nasio 406
Comment un psychanalyste qui travaille avec le concept d'image inconsciente du corps écoute-t-il son patient?

Denis Vasse 421
Le visage, la lumière et le nom

IMAGE DU CORPS ET FÉMININ

Muriel Djéribi-Valentin 439
Du maternel au féminin : l'écriture de Sexualité féminine

Nicole Belmont 452
Image inconsciente du corps et contes : lectures croisées

IMAGE DU CORPS ET PSYCHANALYSE D'ENFANT

Willy Barral 467
Le corps et la parole : la régression dans l'image du corps

Laurence Nadal-Arzel 480
L'image inconsciente du corps : l'invention d'un espace transférentiel et résolutif

Alain Vanier 490
Paradoxes du développement

IMAGE DU CORPS ET PSYCHOSE

Colette Manier 501
Pulsions de mort et image du corps dans la psychose chez F. Dolto

Heitor O'Dwyer de Macedo 516
L'importance du concept d'image inconsciente du corps dans la psychanalyse des psychotiques : l'apport de F. Dolto à la pratique de Gisela Pankow

Ginette Michaud 517
Dynamique des castrations symboligènes dans la cure de psychotiques

QUATRIÈME PARTIE
Sujet et spiritualité 519

Willy Barral 521
La psychanalyse est-elle une Bonne Nouvelle?

Jean-Pierre Winter 533
De la métaphysique à la métapsychologie. Dieu profane, sujet divin

Jacques Sédat 540
Les origines corporelles de l'esprit

Didier Dumas 546
Entre l'inconscient freudien et l'inconscient biblique, l'inconscient en construction de l'enfant

Alain Didier-Weill 557
Un désir d'infinitude

CONCLUSION
Françoise Dolto dix ans après : Et maintenant? 563

Ginette Raimbault

Bibliographie de Françoise Dolto 575

Table des matières

INTRODUCTION

Françoise Dolto, une femme à ne pas imiter 5

Catherine Dolto

PREMIÈRE PARTIE

Les professionnels de l'enfance 15

Danièle Lévy 17
Madame Dolto dans le mouvement psychanalytique

Sylviane Giampino 33
Entre psychanalyse et prévention : le partage d'une illusion

Lucie Charial, Caroline Eliacheff, Jean-François Valentin 48
De la transmission : voir, écouter, sentir

Didier Donstetter 63
Les enfants sourds, F. Dolto et la psychanalyse : au-delà des paradoxes

Geneviève Spiesser 73
Les pensées de F. Dolto et le politique

Philippe Béague 82
Faut-il se protéger des radiations doltoïques ?

LA JUSTICE

Monique Chadeville-Prigent 93
L'adolescent et le droit, rétrospective et avenir

Stéphane Ambry 103
Un autre regard, une autre écoute

Liliane Daligand 111
La parole de l'enfant en justice

Marie-France Blanco, Alain Bouregba 123
L'expérience des relais enfants-parents

L'ACCUEIL

Frédérique Leprince, Liliane Perier 137
Les caisses d'allocations familiales, des partenaires au service de l'accueil des jeunes enfants

Mireille Verdier 142
Dans la crèche : accueillir chaque enfant avec les autres

Marie-France Le Gouguec 146
Pas si facile de parler vrai au quotidien chez une assistante maternelle

Térèse Bonamy 152
Faire étape en pouponnière pour se construire

Abram Coen 159
En hôpital de jour : les paradoxes de la médiation dans une unité d'accueil mère-enfant

Maurice Titran 166
Accueille-moi, j'ai des choses à te dire

L'ÉCOLE

Arnaud de Mezamat 175
Les prises de position de F. Dolto sur l'éducation scolaire

Michel Plon 181
L'école et la psychanalyse : le psychanalyste à l'école ?

Michel Amram, Fabienne d'Ortoli 193
L'école de la Neuville : « Quand l'utopie devient réalité... »

Jacques Pain 204
De l'école-caserne à la pédagogie institutionnelle

SOINS ET SANTÉ

François Farges, Françoise Cahen 213
L'échographie, la parole et le fœtus

Alain Miton 221
Le fœtus est un patient

Catherine Mathelin 227
Clinique psychanalytique avec les bébés prématurés

Myriam Szejer 234
À l'écoute des nouveau-nés en maternité

Daniel Cau 242
L'accueil de l'enfant à l'hôpital

Révaz-David Nicoladze 249
Conclusion de l'atelier : Soins et santé

DEUXIÈME PARTIE
La Maison Verte et les structures Dolto 251

Laura Prémat 253
Une longue histoire

Anne-Marie Canu 258
La Maison Verte : le jeu des relations

Denis Vasse, Hélène Chessel, Christiane Morand 269
Résistances au Jardin Couvert

Marie-José d'Orazio-Clermont 282
Les structures Dolto : un espace de liberté ordonné à la parole et à la rencontre

TRANSFERT SUR LE LIEU

Jean-Pierre Durif-Varembont, Erika Bertrand-Oschwald, Jacqueline Boulanger, Monique Fuchs, Jacques Monasse 295
Le transfert sur et dans le lieu

Angela Vardanian 311
Le travail quotidien au Jardin Arc-en-ciel d'Erevan

ÉCOUTE DU QUOTIDIEN

Michel Malandrin 319
Introduction de l'atelier : Écoute du quotidien

Annie Grosser, Patrick Bouland 321
Vivre avec l'enfant au quotidien de la Maison Verte. Quelle ouverture pour la parole ?

Matilde Pelegrí, Luis Ochoa, Jaume Descarraga 326
Qu'écoutons-nous à la Casa Oberta ?

Marie-Hélène Malandrin, Annemarie Hamad 331
L'accueil de l'enfant et la psychanalyse à la Maison Verte

Sylvie Coulombe, Louise Quimper, Sylvain Roy 342
Comment l'histoire de la société québécoise se reflète à la Maison Ouverte

LA SOCIALISATION PRÉCOCE

Kariné Barikian 351
Une flamme parisienne dans un foyer arménien

Olga Medvedeva, Olga Varpakhovskaia 356
Le Portillon Vert de F. Dolto à Moscou, texte et contexte

Aída Saks 362
Socialisation précoce

Claude Schauder 367
La socialisation précoce au risque de la psychanalyse

TROISIÈME PARTIE
L'image inconsciente du corps 379

Gérard Guillerault 381
Du corps comme identité à l'inconscient comme dynamique : présentation de l'image inconsciente du corps

Yannick François 393
La vraie image : du dessin d'enfant à l'image du corps

Juan-David Nasio 406
Comment un psychanalyste qui travaille avec le concept d'image inconsciente du corps écoute-t-il son patient ?

Denis Vasse 421
Le visage, la lumière et le nom

IMAGE DU CORPS ET FÉMININ

Muriel Djéribi-Valentin 439
Du maternel au féminin : l'écriture de Sexualité féminine

Nicole Belmont 452
Image inconsciente du corps et contes : lectures croisées

IMAGE DU CORPS ET PSYCHANALYSE D'ENFANT

Willy Barral 467
Le corps et la parole : la régression dans l'image du corps

Laurence Nadal-Arzel 480
L'image inconsciente du corps : l'invention d'un espace transférentiel et résolutif

Alain Vanier 490
Paradoxes du développement

IMAGE DU CORPS ET PSYCHOSE

Colette Manier 501
Pulsions de mort et image du corps dans la psychose chez F. Dolto

Heitor O'Dwyer de Macedo 516
L'importance du concept d'image inconsciente du corps dans la psychanalyse des psychotiques : l'apport de F. Dolto à la pratique de Gisela Pankow

Ginette Michaud 517
Dynamique des castrations symboligènes dans la cure de psychotiques

QUATRIÈME PARTIE
Sujet et spiritualité 519

Willy Barral 521
La psychanalyse est-elle une Bonne Nouvelle ?

Jean-Pierre Winter 533
De la métaphysique à la métapsychologie. Dieu profane, sujet divin

Jacques Sédat 540
Les origines corporelles de l'esprit

Didier Dumas 546
Entre l'inconscient freudien et l'inconscient biblique, l'inconscient en construction de l'enfant

Alain Didier-Weill 557
Un désir d'infinitude

CONCLUSION
Françoise Dolto dix ans après : Et maintenant ? 563

Ginette Raimbault

Bibliographie de Françoise Dolto 575

Composition CMB Graphic.
Reproduit et achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 21 septembre 2000.
Dépôt légal : septembre 2000.
Numéro d'imprimeur : 49600.
ISBN 2-07-075824-9 / Imprimé en France.